



SÉNATEUR CABOT LODGE,

Un des candidats aux fonctions de Secrétaire d'Etat, en remplacement de M. John Hay.

Le successeur de M. Hay.

C'est aujourd'hui que très simplement, sans aucune ostentation, mais escortée par le Président des Etats-Unis, les hautes fonctionnaires de la république et les plus éminents hommes d'état du pays, les restes de John Hay seront conduits au lieu où ils reposeront à jamais, à la tombe de famille dans un cimetière de Cleveland. Les funérailles de l'homme qui fut mêlé à tous les grands événements de ces dernières années, qui ont à diriger une grande nation au milieu de écueils sans cesse changeants de la politique du monde ne différeront de celles d'un simple citoyen que par la qualité de ceux qui viendront s'incliner devant son cercueil.

le prédécesseur de M. Taft un secrétaire de la guerre et qui s'y distinguait, vient d'être invité par le président Roosevelt à assister aux funérailles de M. Hay en qualité de représentant du département d'Etat. Beaucoup verront dans cet incident une indication des préférences de M. Roosevelt, mais si, comme quelques-uns le prétendent, M. Root a de plus hautes visées, il songe à briguer la présidence des Etats-Unis aux élections prochaines, acceptera-t-il le secrétariat d'Etat sans se réserver de mettre une partie de son activité au service de son projet ?

Le sénateur Lodge est depuis si longtemps membre de la commission sénatoriale des affaires étrangères que l'administration du département d'Etat lui est familière. Il est, en outre, en étroites relations d'amitié avec M. Roosevelt, dont il partage les vues sur nombre de questions étrangères.

Quant au sénateur Spooner, son nom ne serait probablement pris en considération qu'au cas où les trois autres n'accepteraient pas la succession de M. Hay.

Nous serons fixés dans quelques jours, probablement au commencement de la semaine prochaine.

Le men-kayakou et le shimonose.

Ces noms sont ceux de la poudre et de l'explosif de guerre dont se servent l'armée et la marine japonaises. Il va sans dire que la composition de ces deux substances est tenue absolument secrète; nous savons seulement que le men-kayakou ressemble beaucoup à la poudre américaine, dont il a la puissance remarquable, mais aussi les nombreux inconvénients, entre autres celui de se sécher et de congeler avec la plus grande facilité, ce qui en rend l'usage assez dangereux. Quant au shimonose, qui doit son appellation à un docteur Gion Shimomose, son inventeur, un des premiers chimistes de l'empire du Soleil-Levant, c'est un explosif à base de nitro-cellulose, analogue en sa composition à la mélinite française et à la loplite allemande, mais dont les effets briants sont, dit-on, bien

supérieurs à ceux de toutes les poudres de guerre actuellement employées. Le shimonose, d'invention récente, puisqu'il a été essayé pour la première fois au début de 1904, sert également au chargement des obus, des torpilles sous-marines et des mines terrestres.

Le cerouil de Paul Jones.

L'escadre américaine, commandée par l'amiral Sigbee, qui est allée chercher en France le corps de l'amiral Paul Jones, se compose des cuirassés "Brooklyn", "Ohattanoga", "Tacoma" et "Galveston", nous l'avons déjà dit. Cette escadre est à Cherbourg. Elle y attend la dénouille du héros américain qui est toujours à Paris et dont la translation, fixée au 6 juillet, donnera lieu à une grande solennité à laquelle participera le gouvernement français.

WEST END.

Le chômage et l'intense chaleur de la journée avaient décidé beaucoup de personnes à passer la soirée au bord du lac. La brise y était délicieuse et le programme de vaudeville et de concert a été exécuté avec un brio tout à fait digne de l'occasion. Raresment la plate-forme de West End a-t-elle présenté un plus brillant aspect qu'hier soir.

Le ballon des MM. Lebaudy.

New York, 4 juillet.—La machine aérienne construite par les MM. Lebaudy a commencé son voyage de Paris à la frontière Est de la France, d'après une dépêche de Paris au Herald.

Les relais ont été fixés par M. Berteaux, le ministre de la guerre et le ballon est placé sous le commandement du colonel Bouttiaux, directeur du Bureau Militaire Aérostatique de Chalais.

Une fois l'ascension faite le colonel Bouttiaux, de la machine, a fait une reconnaissance des environs de Meaux et a indiqué l'endroit de la descente sur le terrain de course où attendaient deux wagons ayant des tubes d'hydrogène, commandés à une fabrique de Meaux.

Barge d'huile à la remorque.

New York, 4 juillet.— La première tentative de remorquage d'une barge d'huile à travers le Nord Atlantique est faite par la Standard Oil Company, qui a dirigé son transport Cole L. Drake à Londres, remorquant une barge d'acier de 4,000 tonnes.

Le "Cole L. Drake" est confié au Capt. Thomas L. Fenton qui a une grande expérience dans le remorquage des barges, attendu que l'hiver dernier, il a, avec le vapeur "Atlas", transporté une barge d'huile d'ici à San Francisco, couvrant la distance de 13,000 milles en soixante-douze jours.

Le Cole L. Drake et la barge sont tous deux munis d'appareils de télégraphie sans fil. Ce moyen de communication sera utile en temps orageux et surtout dans le cas où la chaîne d'acier de six pouces qui relie les deux vaisseaux viendrait à se rompre.



Un évadé du bague.

New York, 4 juillet.— Edouard Guérin que la police et les agents du service secret recherchent depuis le 1er mai, est, d'après le "World", dans la ville de New York.

Guérin purgeait une condamnation à l'emprisonnement à perpétuité dans une colonie pénitentiaire française à l'île du Diable.

Il avait été condamné à Paris, en 1901, pour un vol de \$6,000 au préjudice de l'American Express Company. Comme il avait soustrait \$50,000 à la banque de Lyon, France, dix ans auparavant, la justice française fut sans merci et le condamna aux travaux forcés à perpétuité.

Guérin rencontra en prison Tom O'Brien, un meurtrier américain, avec qui il forma le projet de s'évader. O'Brien laissa échapper sa chance et mourut plus tard ayant Guérin à son côté.

En 1904 Guérin tomba malade et fut transféré à la Guyane Française. Le 1er mai il était en dehors des lignes et se dirigeait vers les marécages, bien pourvu de vivres et armé. Le fugitif fut capturé et dévalisé par les Indiens avant qu'il n'eut atteint la Guyane Hollandaise, à trois cents milles au nord.

Les Indiens le croyant mort le laissèrent sur la lisière de Paramaribo, dans la Guyane hollandaise, où il fut trouvé par deux Américains qui lui donnèrent de la nourriture et le vêtirent.

Il reçut les soins d'un médecin à Georgetown, Guyanne anglaise, jusqu'au moment de son départ pour New York, sous le nom de James Harrison.

Guérin réduit à l'état de squelette, arriva à New York il y a sept semaines.

Le ministère d'Etat prévenu de son évasion expédia un agent à sa recherche à New York, mais il fut impossible à cet agent de le trouver.

Pour torpiller le "Kniaz Potemkine".

St-Petersbourg, 4 juillet.— D'après une dépêche reçue aujourd'hui par une agence officielle, le contre torpilleur "Smetlivy", monté par un équipage volontaire, aurait quitté Odessa à la

cherche du "Kniaz Potemkine".

Si le torpilleur rencontre le cuirassé il est probable qu'il fera une tentative pour le couler.

Le gouvernement a pris cette décision afin d'éviter des complications internationales dans la Mer Noire, car les ports de la Roumanie, de la Bulgarie et de la Turquie, n'étant pas protégés seraient à la merci des mutins au cas où ils songeraient à les attaquer.

—Londres, 4 juillet, 3 heures 15 de l'après-midi. On mande d'Odessa à l'"Evening Standard" que le "Kniaz Potemkine" vient d'être signalé à 25 milles au large de ce port.

RAPPORT DU GOUVERNEMENT RUSSE SUR LES Troubles d'Odessa.

—St-Petersbourg, 4 juillet.— Nous donnons ci-dessous le rapport officiel du gouvernement sur les troubles de la semaine dernière à Odessa et sur la mutinerie du "Kniaz Potemkine".

Ces troubles avaient commencé le 27 juin : "La mutinerie des navires de guerre a fourni au comité révolutionnaire une bonne occasion pour influencer les masses. Le comité se rendit à bord du "Kniaz Potemkine" et assura aux révoltés que la garnison d'Odessa avait mis bas les armes et que toute l'escadre de la Mer Noire était prête à se joindre à eux.

Au dire de témoins, plusieurs officiers, deux jeunes cadets principalement, ont pris une part active au conseil révolutionnaire tenu à bord.

Le résultat des intrigues anarchistes parmi les ouvriers et les mutins fut presque immédiatement sentir son effet. Les troupes n'osèrent pas faire usage de leurs armes contre les ouvriers dans les quartiers du port, par crainte de se voir prises en enfilade par les canons du "Kniaz Potemkine".

Le port resta donc à la merci de la populace qui en profita pour se livrer à un pillage en règle des entrepôts et des navires. Le vin

et l'eau de vie coulèrent à flots et bientôt l'orgie était à son comble. A la tombée de la nuit les émeutiers mirent le feu aux quais et en quelques heures les quartiers du port étaient embrasés.

Les émeutiers interdirent aux pompiers de s'approcher pour combattre l'incendie.

Parmi les propriétés détruites par le feu se trouvent les magasins et les entrepôts de la Compagnie Russe de Commerce et de Navigation, l'agence et les entrepôts de la Compagnie de Navigation du Danube, les entrepôts de la maison Bais, sur le quai de Pliatanoff, les entrepôts et la gare du chemin de fer, les bureaux du capitaine du port, les entrepôts des compagnes Roseysky et Roshnine, situés sur le nouveau quai, les bureaux d'embarquement du quai Pliatanoff, une partie du dépôt de charbon, tous les bâtiments de la quarantaine, 20 wagons et six vapeurs appartenant à diverses compagnies.

Les entrepôts du chemin de fer ont été complètement pillés avant d'être incendiés. Nombre d'ivrognes qui s'étaient endormis dans les bâtiments ont été brûlés vifs.

Le nombre des émeutiers tués ou blessés n'est pas encore connu mais il doit dépasser plusieurs centaines.

Les pertes matérielles se chiffrent par millions de roubles.

Aucun des représentants des puissances étrangères n'a souffert.

Les consulats étaient gardés par les troupes.

Le 29 juin l'état de siège fut proclamé dans la ville et des renforts étant survenus les troupes finirent par avoir le dessus sur les émeutiers. Les désordres cessèrent entièrement.

Dans l'après-midi du 29 juin le "Kniaz Potemkine" tira trois coups à blanc à l'occasion des funérailles du marin Ohiteniuky, comme l'usage en est prescrit dans le code naval russe. Ce salut au camarade mort fut suivi de deux coups de canon à obus qui détruisirent en partie une maison dans le quartier du port. L'équipage du cuirassé n'a pas causé d'autres dégâts.

Le 30 juin, comme l'escadre du contre amiral Kruger approchait des quais d'Odessa, l'équipage du "Kniaz Potemkine" se prépara au combat et s'avança à toute vitesse au travers des lignes de l'escadre. Au passage du cuirassé les ma-

trins du "Georgi Pobiedonetz" firent une ovation à l'équipage rebelle. Le contre-amiral Kruger signala alors à ses navires de rentrer à Sébastopol mais l'équipage du "Georgi Pobiedonetz" refusa d'obtempérer à cet ordre. Tous les officiers de ce navire furent débarqués à l'exception du lieutenant Gregorieff qui se fit sauter la cervelle. Sur l'avis des révolutionnaires un comité de vingt fut choisi pour prendre charge du navire sous la direction d'un maître d'équipage.

Tout porte à croire cependant que ce dernier n'a obéi qu'à contre-cœur. Des dissensions ne tardèrent pas à s'élever parmi les équipages rebelle, dont une partie seule avait été influencée par les révolutionnaires et voulait suivre le "Kniaz Potemkine". Les autres marins étaient d'avis de rejoindre au plus tôt l'escadre de l'amiral Kruger.

Le "Potemkine" menaça alors d'ouvrir le feu sur le "Georgi Pobiedonetz" s'il tentait de rejoindre l'escadre à Sébastopol. Le parti anti-révolutionnaire de l'équipage finit cependant par avoir le dessus, et au moment où, dans l'après-midi du 1er juillet, les deux cuirassés levaient l'ancre pour gagner la haute mer, le "Georgi Pobiedonetz" s'avança à toute vapeur dans la direction du port et envoya le maître d'équipage et quelques marins à terre pour aviser les autorités militaires de sa soumission.

LE TRAITEMENT NATIONAL des Maladies d'Estomac. Glycozone. Un Germe de Patience et Innocent.

Feuilleton

—DE— L'Abelle de la N. O.

LE VIOLONEUX GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

La Cabane du Val-aux-Biches

LE SECRET DE LA GÉNÉRALE

—Vous ne le voyez pas à Paris ? —Quelquesfois, mais il n'y fait que de rares apparitions... Elle se mordit les lèvres. Evidemment elle hésitait à prendre un parti. Son affection pour M. de Rohaire était sincère et profonde. Ces deux natures loyales et franches se convenaient. Elle aimait aussi cette folle et riante Angèle qu'elle avait vu tout enfant et qui Paocneillait toujours lors de leurs rencontres avec ces élans du cœur qui la touchaient et la chaude amitié qu'elle aurait eue pour une tante ou une marraine. Un pressentiment l'avertissait du danger qu'elle pouvait courir en vivant, ne fût-ce que quelques semaines dans l'intimité de cet homme pour lequel elle n'avait que du mépris et qu'elle soupçonnait capable de tous les mensonges, de toutes les lâchetés et de toutes les infamies. Pais elle se dit qu'il était trop tard pour renvoyer M. de Rohaire; qu'il ne pouvait rentrer à Paris sans charger ses dispositions; que son absence serait courte et qu'au moment où elle s'apprêtait à partir elle se rendait compte de la gravité de cette situation. Elle écouta, dans ses préoccupations et ce fut d'un ton enroué qu'elle demanda au conseiller :

—Ainsi, de bonne foi, vous croyez à la conversion du vicomte ? —Oui. —Elle est surprenante. —Je vous l'accorde, mais les faits sont là... L'évidence. —Pas d'attente ? —Heureusement peut-être à cause de la santé de Marguerite. —Elle va toujours doucement ? —Hélas ! —Il n'est longue vie que de souffranteux... —Vous avez bien connu M. de Lançay, vous, Mathilde ? —Comme tout le monde... Je le rencontrais dans certains salons, dans la votre parfois... Il faisait beaucoup parler de lui... Ses victimes ne se comptaient plus... C'était un bonreau des cœurs et un bonreau d'argent... Qui a bu boire ! —En un mot, vous conservez des préjugés contre lui ? —Enormément. —Pourquoi ne m'en avez-vous pas fait part ? —Lorsque j'appris son mariage, qui se décida brusquement, j'aurais voulu vous avertir, mais il y a des fatalités... Il n'était plus temps. —Vous étiez en voyage ? —Loin de Paris, en effet, souffrante, dans cette terre de l'Abbaye où je vais aujourd'hui. Le hasard voulut que je n'entendis pas parler de rien. —Qu'auriez-vous fait ? La générale esquissa un geste

d'incertitude. —Je ne sais trop, dit-elle. Ces choses-là sont toujours si délicates ! Pourtant à cause de notre liaison je me serais fait, je crois, un devoir de vous dire : — si vous pouvez l'empêcher, ne laissez pas cette union s'accomplir. Et il est probable que j'aurais ajouté ; — M. de Lançay fera le malheur de votre protégée. Mais aussitôt elle déclara : —Je vous avec plaisir que ma prophétie ne se serait pas accomplie. M. de Rohaire n'était pas facile à mettre en défaut. Il observa : —Si je ne me trompe, chère amie, vous avez des pensées que vous me cachez. Madame Deville haussa les épaules et ne répondit pas. L'entretien prit un autre cours. Les deux amis parlèrent du passé, du général Deville si bon, si gai, si brave, de leurs rencontres, de leur intimité, et aussi de la mère d'Angèle la cousine des Deville, qui avait laissé un souvenir si profond dans le cœur de ceux qui l'avaient connue. —Comme ce pauvre général l'adorait ! dit-elle. —Quel âge avait-il quand vous l'avez épousé ? —Soixante-deux ans. —Et vous l'aimiez ? —De tout cœur. Il me plaisait. Il avait grand air. Ce fut moi qui le demandai. Vous vous en souvenez ? J'avais vingt ans,

et, sans vanité, j'aurais pu choisir dans la foule des aspirants à ma main. On se mariait encore en ce temps-là. Je ne l'ai jamais trompé et à sa mort, survenue à l'improviste, sept ans plus tard, je l'ai amèrement regretté. Vous ne me croyez pas ? —Si. Tout est possible et tout arrive. Le cœur humain est insaisissable. Dans ma carrière de magistrat, j'ai déjà vu tant d'histoires bizarres que rien ne m'étonne. Jusqu'à Dijon, la conversation ne tirait pas. M. de Rohaire essayait de la ramener au seul sujet qui l'intéressait, le désir qu'il aurait eu de succéder au général. L'attrayante veuve l'écartait d'un mot ou d'un geste. Au moment de la séparation il demanda : —Votre secret, vous ne voulez pas me le confier ? —Pas maintenant. —Et plus tard ? —Elle répondit évasivement : —Mon ami, on ne peut pas dire jamais ni toujours. Il se quittèrent en se serrant les mains et en se lançant un long regard dans lequel il y avait du regret.

M. de Rohaire vit, de l'élegant omnibus attelé de deux fortes postères qui emportaient son amie, le monchoir de la générale sauter l'express qui continuait sa route et il soupira : —La seule femme qui aurait pu charmer les dernières années de ma vie. Et elle parle d'un secret qui l'oblige... à quoi ? ... A vivre seule de son côté, sans famille, sans un confident, sans une de ces affections qui nous abrègent le temps et nous soutiennent aux heures difficiles !... Etrange énigme ! Vainement il essayait de l'éclaircir ! Rien, dans le passé de la générale ne pouvait lui fournir une trace, un indice quelconque. Jamais la critique mondaine, les potins des salons n'avaient effleuré sa réputation. Toujours il l'avait connue telle qu'il venait de la voir, dégagée de soucis, indépendante, riche, heureuse, en apparence du moins. Cent fois ils avaient causé intimement, à cœur ouvert, de ce projet de mariage qui lui souriait tant et qui semblait réunir toutes les convenances, fortunes égales, positions flatteuses, estime réciproque, et elle venait de lui révéler d'un mot la cause unique de sa résistance à ses désirs. Un fait ténébreux qui la contraignait à rester dans son isolement ! Ce secret l'irritait. Il aurait voulu en pénétrer le mystère et c'était impossible. Il ne peut que se résigner et poursuivre son voyage en se disant : —Patience ! Attendez !

S'il eût suivi en compagnie de voyage, un sortit de Dijon, il n'aurait pas tardé à trouver le fil d'Ariane qui lui manquait pour se diriger dans les détours de cet obscur labyrinthe et, avec un peu d'imagination et de logique, il eût soulevé au coin du voile qui lui cachait la vérité, et peut-être même en questionnant son amie, découvert en quelques instants la vérité tout entière. L'omnibus, enlevé par ses deux robustes juments, ne descendit pas au sud, vers les riches et célèbres coteaux qui ont fait la réputation et la fortune de la Bourgogne. Il remonta vers le nord-est, en suivant d'abord la grande route qui conduit au plateau couronné de forêts, qui couvre la partie la plus sauvage du département de la Côte-d'Or. Au bout de trois lieues environ, il tourna sur la droite, prit un chemin vicinal, puis un autre et, après des détours assez nombreux, il s'arrêta à la grille d'un parc situé dans un des coins les plus frondeux qu'un ami de la solitude ait pu choisir pour y fonder sa retraite, au milieu du silence et loin des hommes. Cela s'appelle l'Abbaye. Pas d'autre nom. Le domaine est vaste, perdu au centre de forêts nombreuses. Ses origines se perdent dans la nuit des temps. A peine y trouverait-on quelques vestiges des antiques cons-